

furent trois fois battues et repoussées par les vents et les Anglais ; il y perdit l'honneur et la fortune de l'Espagne. Après s'être défendue, Elisabeth attaqua à son tour ; D'Essex brûla Cadix, dévasta les côtes du Portugal et menaça Madrid : cet empire immense, qu'on appelait les Etats espagnols, était un grand corps dont Philippe brisa tous les ressorts ; après lui, ce ne fut plus qu'un je ne sais quoi qui tombait en dissolution.

La fin du XVI^e siècle présente un spectacle curieux : d'un côté, une grande nation qui s'en va ; de l'autre, un grand empire qui s'élève. L'Angleterre prend en main le sceptre de l'Océan, sa marine est forte et exercée ; elle commence à peser d'un grand poids dans la balance européenne, des ambassadeurs ou des rois de tous les pays viennent reconnaître sa grandeur et sa puissance ; pendant que Philippe II, maître des plus riches pays du monde, laisse mourir dans ses mains tant de germes de fortune et d'élévation ; il a brisé les antiques Fueros de ses provinces ; il a mis ses soldats au service d'une religion qui n'a pas besoin du bras des hommes ; son insatiable ambition a fait verser le plus pur sang espagnol, il a épuisé ses Etats par les impôts, les guerres, les persécutions ; il a étouffé la pensée, en augmentant encore les pouvoirs de l'Inquisition, la plus formidable machine de compression intellectuelle qui soit sortie du cerveau des hommes, pour me servir de l'expression de M. Carné ; il a imposé la stérilité à la terre en lui enlevant les bras qui l'eussent fécondée ; il a ruiné l'industrie en s'acharnant à la destruction d'une race malheureuse à laquelle l'Espagne avait dû tant de siècles de prospérité, il s'est déshonoré par une banqueroute infâme, il a tué enfin une nation pleine de santé et de vie...oh ! je ne crois pas Ferreras, quand il raconte que cet homme-là mourut calme.

Ach. FRANÇOIS.